



dossier de presse

météorologiques

MuMa - Le Havre

26 novembre 2022

5 mars 2023

muma-lehavre.fr





Eugène Boudin
Ciel, 4 heures, levant, 1848 – 1853

Huile sur papier, 11,5 X 18,5 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne
André Malraux, collection Olivier Senn,
donation Hélène Senn-Foulds, 2004
© MuMa, Le Havre / Florian Kleinefenn

Météorologiques emprunte son titre au traité d'Aristote (IV^e siècle av. J.-C.) consacré à l'étude des phénomènes célestes qui se produisent entre la Terre et la Lune, les météores. Imaginé comme une suite ouverte de l'exposition de l'été dernier consacrée au vent, *Météorologiques* réunit des peintres, photographes, dessinateurs ou vidéastes dont les œuvres révèlent une sensibilité au « temps qu'il fait ». Elle prolonge ainsi la question de la représentation des effets mouvants, instables, éphémères de « cela qui ne peut être peint », en l'ouvrant plus largement aux artistes contemporains et à la notion d'impermanence.

Le parcours, conçu sur le mode des affinités électives, privilégie des rapprochements poétiques et formels entre des artistes d'époques différentes (les plus anciens, comme Boudin, Renoir, Dufy... provenant des collections du MuMa), unis par une sensibilité et un intérêt communs pour les phénomènes atmosphériques et leurs manifestations les plus diverses.

Ainsi les études de ciel d'Eugène Boudin trouvent-elles un écho dans les dessins de Bernard Moninot qui consigne, heure après heure, le mouvement des nuées dans une sorte de journal météorologique. De même, les photographies de



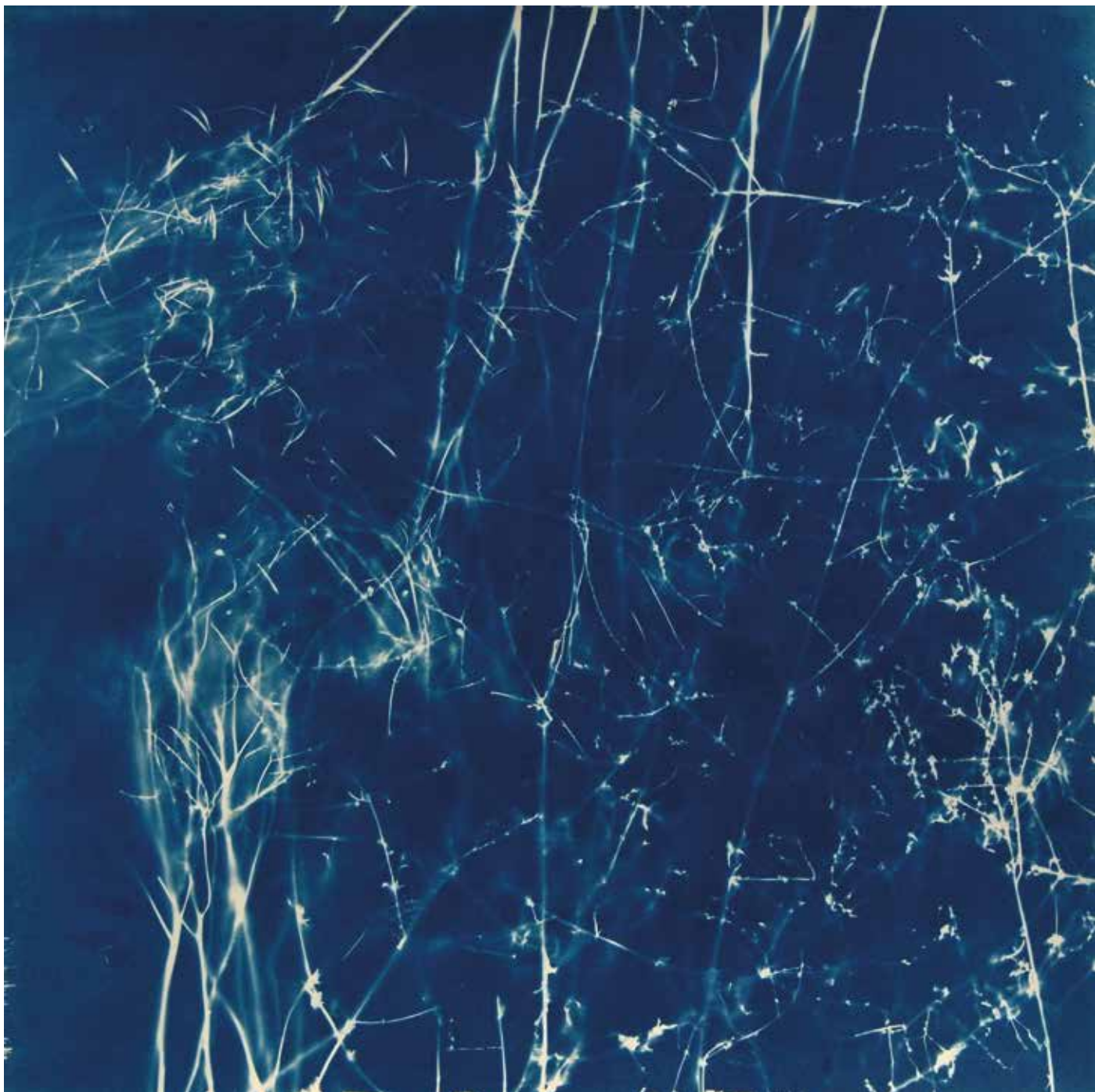
Jungjin Lee
#41 Unnamed road, 2010

Tirage jet d'encre pigmentaire,
5/7, 51 x 100 cm
© Jungjin Lee / courtoisie Galerie
Camera Obscura, Paris

Jacqueline Salmon, de Jocelyne Alloucherie ou de Jungjin Lee, les dessins de Jean-Baptiste Née, ou encore les peintures de Geneviève Asse répondent-ils aux captations fugaces d'un Claude Monet explorant la voie de l'instantanéité.

Le vent qui agite les arbres et les prés, déforme et sculpte les ramures, fait voler les feuilles, soulève le sable sur la plage... se retrouve dans les fantastiques dessins néo-impressionnistes d'Henri-Edmond Cross, les fusains d'Alexandre Hollan, les pastels de Jean-François Auburtin, ou les photographies de Josej Nadj, Véronique Ellena et d'Éric Bourret.

Le vent s'invite à l'improviste pour mieux se jouer des choses et des êtres. Chez Samuel Buckman, il entraîne une feuille d'arbre dans une ronde automnale sans fin. Parviendra-t-elle enfin à se détacher de la branche pour entamer son ultime vol? Pour l'instant elle se balance, virevolte, tenace, Têtue! Iconoclaste, le vent de Claire Trotignon fait voler le monde en éclats, le fragmente, l'éparpille, joyeusement. Malicieux, il joue à cache-cache avec une petite fille (Corinne Mercadier), ou avec un nuage pommelé qui s'encanaille chez Yamamoto sous la forme d'un panache de fumée d'usine. Quant aux dessins cerfs-volants de François Azambourg, leurs nuages, ils attendent le moment où ils pourront enfin les rejoindre haut dans le ciel.



Josej Nadj
Inhancutilitatem, 2015
Cyanotype, 48 x 48 cm
© Joseph Nadj / courtoisie Galerie
Camera Obscura, Paris



Masao Yamamoto

1500, 2007

Tirage argentique de l'artiste,
14/20, 11 x 16 cm © Masao Yamamoto/
courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris



Jean-François Auburtin
*Varengville, gros effet de nuages,
bord de mer, 1904 – 1930*

Gouache et fusain sur papier, 32 x 51,5 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne André
Malraux, don Francine et Michel Quentin,
2007 © MuMa Le Havre / Charles Maslard

La brume, comme la pluie, brouille les formes qui s'estompent, sous l'effet du ruissellement ou d'un voile enveloppant, lumineux ou perlé. Le paysage semble fondre en autant de gouttes d'eau ou se dissoudre en vapeur légère (Armand Guillaumin, Marcelo Fuentès, Israel Ariño, Anne Jaillette, Françoise Nuñez ou Marc Corigliano...).

Le givre ou la buée sur la vitre se joue des apparences, déréalise plus radicalement encore le monde qui nous entoure, pour suggérer un théâtre d'ombres et de lumières, de signes dont le sens échappe (Manuela Marques) et conduit de l'autre côté du miroir. Dès lors, on ne s'étonnera pas de voir des pompons du mimosa se transformer en flocons de neige (Sarah Moon).

Invitation au voyage, l'exposition laisse enfin le photographe Bernard Plossu nous emporter au gré du vent et au fil des nombreux paysages qu'il a traversés sa vie durant. Ici prennent forme ces grands vents chantés par Saint-John Perse : « *C'étaient de très grands vents sur toutes les faces de ce monde / De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte...* » (*Vents*, 1946). De la Californie à l'Italie, du Mexique à l'Espagne ou au Portugal, du nord au sud de la France, Bernard Plossu semble avoir parcouru le monde pour mieux saisir, dans leur infinie variété, les nombreuses manifestations du météore, image même du souffle, du mouvement, de la vie...



Alexandre Hollan
Chênes verts dans le vent,
2009 – 2011

Fusain sur papier, 50 x 65 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne
André Malraux, don de l'artiste
©MuMa Le Havre / Charles Maslard
© ADAGP, Paris, 2022

Œuvres de Jocelyne Alloucherie, Israel Ariño, Geneviève Asse, Jean-François Auburtin, François Azambourg, Eugène Boudin, Éric Bourret, Colette Brunschwig, Samuel Buckman, Marc Corigliano, Henri-Edmond Cross, Raoul Dufy, Véronique Ellena, Othon Friesz, Marcelo Fuentès, Armand Guillaumin, Alexandre Hollan, Anne Jaillette, Jungjin Lee, Alfred-Marie Le Petit, Manuela Marques, Corinne Mercadier, Bernard Moninot, Sarah Moon, Josej Nadj, Jean-Baptiste Née, Françoise Nuñez, Bernard Plossu, François-Auguste Ravier, Auguste Renoir, Jacqueline Salmon, Claire Trotignon, Masao Yamamoto.

Commissariat de l'exposition :
Annette Haudiquet, conservateur en chef du Patrimoine,
directrice du MuMa,
Jacqueline Salmon, photographe,
Jean-Christian Fleury, critique d'art
et commissaire d'expositions.



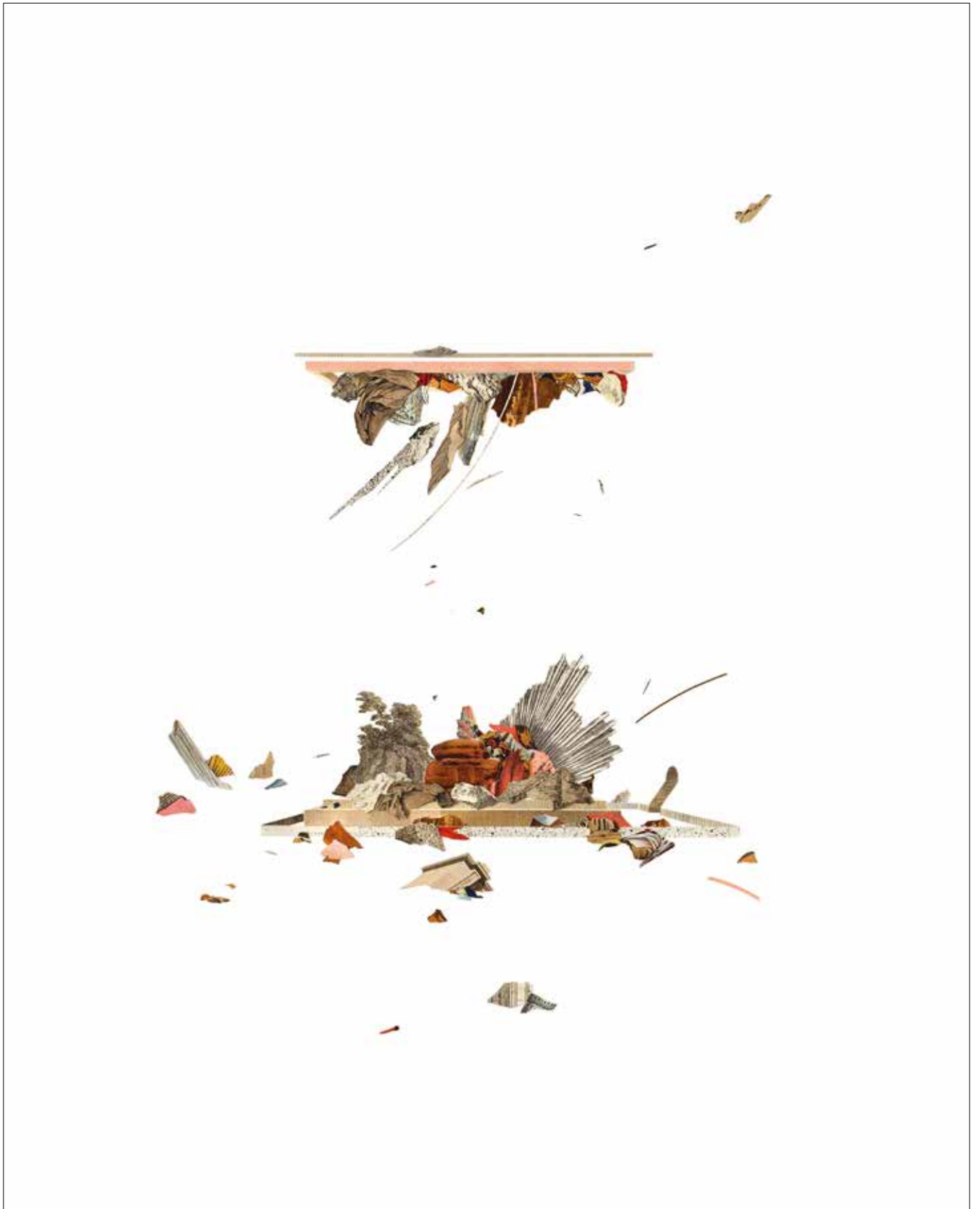
Sarah Moon
Les Mimosas, 2021

Tirage charbon couleur, 74x57 cm,
collection particulière © Sarah Moon /
courtoisie galerie Camera Obscura, Paris
© ADAGP, Paris, 2022



Manuela Marques
Verre 7, 2016

Impression pigmentaire sur papier baryté,
140 x 93 cm © Manuela Marques /
courtoisie Galerie Anne Barrault,
Paris © ADAGP, Paris, 2022



Claire Trotignon
Modern Dolmen #6, 2022

Collage avec gravures anciennes,
aquarelle et gouache sur papier, 40 x 50 cm,
collection particulière © Claire Trotignon /
courtoisie Galerie 8 + 4, Paris
© ADAGP, Paris, 2022



Bernard Plossu
Vitré, France, 1991

Tirage argentique, 30 x 24 cm,
collection de l'artiste © Bernard Plossu

BIOGRAPHIES DES ARTISTES CONTEMPORAINS



Jocelyne Alloucherie
Poudreuse N°2, 2009

Impression jet d'encre, 245 x 152 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne André Malraux, don de l'artiste
par l'intermédiaire de la Galerie Françoise Paviot, 2012
© Jocelyne Alloucherie / courtoisie Galerie Françoise Paviot



Israel Ariño
Sans titre, de la série Au gré du courant, 2019

Tirage argentique au chlorobromure d'argent, 2 / 20, 25 x 20 cm
© Israel Ariño / courtoisie Galerie VU, Paris

Jocelyne Alloucherie

Née à Québec (Canada) en 1947, vit et travaille à Montréal

À travers de nombreuses installations qui associent des éléments relevant de considérations sculpturales, architecturales et photographiques, l'œuvre de Jocelyne Alloucherie explore de manière conceptuelle et poétique des notions relatives à l'image, à l'objet et au lieu.

L'artiste interroge notre appréhension du lieu d'exposition par l'association d'éléments sculpturaux – fenêtres métaphoriques qui multiplient les avenues du regard – à des séquences d'images photographiques ; des paysages fictifs conçus en associant la photographie traditionnelle, le dessin et la prise numérique directe. Elle propose ainsi une réflexion complexe sur la relation entre la perception de l'espace physique et de l'espace mental, par un jeu d'échanges subtils donnés sur divers modes de représentation.

Jocelyne Alloucherie réfléchit sur une notion particulière de paysage qu'elle aborde comme un reflet de notre rapport au monde. Aux frontières du réel et de la rêverie, de l'architecture et d'un espace imaginé, ses œuvres nous questionnent et interrogent nos liens à la nature et au réel. Son œuvre a été exposée dans plusieurs institutions majeures au Canada ainsi que dans divers pays européens et au Japon.

En 2012, le MuMa lui a consacré une exposition sous le titre « Boréales ». À cette occasion, l'artiste a choisi de donner cinq œuvres au MuMa : Poudreuses N° 1, 2, 3, 4, 5.

Israel Ariño

Né en 1974 à Barcelone (Espagne)

Formé à l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya (IEFC) ainsi qu'à la Faculté des Beaux-Arts de Barcelone, Israel Ariño est de ces photographes qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses (du miroir comme de la réalité) et dont chaque image se livre comme une énigme.

Sur le fil du réel et de la fiction, du rêve et de la réalité, aux limites de la rationalité donc, il produit des photographies qui sont autant de seuils perceptifs et subjectifs, révélant dans le quotidien d'autres dimensions, qu'elles soient oniriques, imaginaires ou funèbres, songes, mensonges ou fables.

Le monde semble subverti par le photographe, toujours à la limite d'un basculement, d'un déséquilibre, sur le point incessant de sombrer dans l'hallucination, le rêve ou la folie. Depuis 2001, Israël Ariño expose son travail régulièrement en Espagne et en France et publie de nombreux livres d'artistes : *Chambre avec vue* (2006), *Otras canciones a Guiomar* (2008), *Anatomía de una desaparición* (2009). Ces éditions lui permettent d'explorer et de développer avec la photographie ses propres idées narratives. En 2012, son livre *Atlas* publié aux Éditions Anómalas est sélectionné pour l'exposition « Books that are photos, photos that are books fotos » au Museo de Arte Reina Sofía de Madrid qui présente les livres de photographie les plus prestigieux. En 2013 il devient membre de la maison d'édition Ediciones Anómalas.



Geneviève Asse
Ouverture II, 1971

Huile sur toile, 194,5 x 228 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne André Malraux,
acquis avec l'aide du FRAM Normandie
© MuMa Le Havre / Charles Maslard © ADAGP, Paris, 2022



François Azambourg
Dessin. Cerf-volant 2, 2022

Aquarelle sur papier de soie, bois et ficelles, 45 x 45 cm
© François Azambourg / courtoisie Galerie 8 + 4, Paris

Geneviève Asse
1923, Vannes – 2021, Paris

Geneviève Asse a grandi sur la presqu'île de Rhuys, dans le golfe du Morbihan. Elle reste très attachée, sa vie durant, à ce paysage. Installée dès 1932 à Paris, elle entre en 1940 à l'École nationale des arts décoratifs. Elle travaille dans les ateliers de Montparnasse et expose au Salon des moins de trente ans et au Salon d'automne. Engagée dans les FFI pendant la guerre, elle devient conductrice ambulancière pour l'évacuation des déportés du camp de Terezin. Après la guerre, elle revient à Paris et dessine pour les maisons de tissus Bianchini-Ferrier, Flachard, Paquin. Elle rencontre Samuel Beckett, André Lansky, Serge Poliakoff, Serge Charchoune, Nicolas de Staël, Bram et Geer van Velde... Sa première exposition personnelle a lieu en 1954 à la galerie Michel Warren à Paris. Elle illustre de nombreux écrivains (Beckett, Frénaud, André du Bouchet, Ponge, etc.).

Geneviève Asse, parallèlement à sa peinture et ses fameux "Bleu Asse", développe une œuvre graphique importante, recherchant toujours avant tout la lumière et l'espace.

En 2014, le MuMa acquiert, grâce à l'aide du FRAM Normandie et à la générosité de l'artiste, un diptyque historique, *Ouverture II* (1971). À sa mort en 2021, sa compagne, Silvia Baron Supervielle, offre au MuMa en son souvenir : *Horizontale* (1978).

François Azambourg
Né en 1963 à Angoulême, vit et travaille à Paris

François Azambourg explore le potentiel expressif des procédés de fabrication et de mise en forme des matériaux, qu'ils soient industriels ou artisanaux, novateurs ou traditionnels. Issu d'une formation en électrotechnique puis aux Beaux-Arts et à l'ENSAAMA Olivier de Serres, le designer engage sa pratique dans des situations de recherche et consacre son travail à l'alliance des techniques et de l'art, propre aux arts appliqués, dans un souci constant d'économie de moyens et de légèreté.

Lauréat de la Villa Kujoyama en 2015, du Grand Prix du Design de Paris en 2004, de la Villa Médicis hors les Murs en 2003, du Prix de la Vocation de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet en 1993, de la Fondation de France en 1988 et du concours du Musée des Arts Décoratifs en 1985, il est soutenu par le VIA grâce à cinq appels à projets, une Carte Blanche en 2005 ainsi que plusieurs Labels. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, notamment à la Festhalle de Francfort, au Salon du Mobilier de Milan, Maison & Objet, Designer's Days, au Musée des Arts décoratifs, à la Villa Noailles, au Palais de Tokyo ou encore au Centre Pompidou. Ses créations ont intégré les collections du FNAC, du Musée des Arts décoratifs de Paris et du Centre Pompidou.

François Azambourg enseigne depuis 20 ans son approche du design, d'abord à l'École Boulle, à Camondo (les Arts Décoratifs) et aujourd'hui à l'ENSCI – les Ateliers.



Éric Bourret

Primary Forest. Madère, 2016

Tirage jet d'encre sur papier mat, 140 x 210 cm,
collection de l'artiste © Éric Bourret



Colette Brunschwig

Sans titre, 1977

Acrylique et huile sur toile, 35 x 35 cm
© Colette Brunschwig / courtoisie Galerie Wolff

Éric Bourret

Né en 1964 à Paris, vit et travaille dans le sud de la France

Son œuvre d'« artiste marcheur », s'inscrit dans la lignée des Land-Artists anglais et des photographes arpenteurs de paysages. Depuis le début des années 1990, Éric Bourret parcourt le monde à pied, traversant tout horizon à toute altitude, effectuant des prises de vues photographiques qu'il nomme « expériences de la marche, expérience du visible ». Dans ses images, il exprime les transformations sensorielles et physiques profondes que provoque la marche.

Au cours de ses périple, de quelques jours à plusieurs mois, selon un protocole précis qui détermine le nombre et les espacements des prises de vues, l'artiste superpose différentes vues du même paysage sur un seul négatif.

Ces séquences intensifient et accélèrent l'imperceptible mouvement des strates géologiques et figent l'éphémère temporalité de l'homme. L'accident, l'imprévu sont assumés dans ce concept de saisies photographiques aléatoires. Cette éphéméride photographique désintègre la structure de l'image initiale et crée une autre réalité mouvante, sensible. L'image née de ce « feuilleté temporel » est vibrante, oscillante, presque animée. Depuis 1990, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions et acquisitions dans les musées et centres d'art, en Europe, aux États-Unis et en Afrique, notamment The Finnish Museum of Photography à Helsinki, The Museum of Contemporary Art of Tamaulipas au Mexique, le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de Nice, le Musée Picasso à Antibes, la Maison Européenne de la Photographie à Paris.

Colette Brunschwig

Née en 1927 au Havre

Colette Brunschwig expose pour la première fois en 1952 à Paris, à la galerie Colette Allendy. Peintures acryliques, encres, gouaches, lavis, aquarelles dessinent une œuvre plastique inlassablement travaillée par les gris définis comme un intermédiaire pictural des couleurs, le surgissement d'une forme prise dans l'enjeu d'une indéfinition du motif abstrait, et l'inexorable dissolution de l'image et de la représentation. Colette Brunschwig est une peintre du XX^e siècle, dont elle interroge de façon singulière la modernité artistique occidentale, et les traumas historiques que furent la Shoah et Hiroshima. Dans la proximité philosophique d'Emmanuel Levinas, l'artiste, proche du philologue Jean Bollack, joint ses recherches picturales liées aux abstractions des années 1950 à l'étude des traditions exégétiques talmudiques, avant d'y associer, à la fin des années 1960, l'enseignement des peintres lettrés chinois des XII^e et XIII^e siècles. Assumant une double généalogie avec Claude Monet et Kasimir Malevitch, Colette Brunschwig n'a cessé d'explorer un espace dynamique, traversé d'un souffle intérieur d'expansion et de compression ; espace qu'elle rend patiemment disponible pour recommencer la peinture après l'anéantissement, et y inscrire les strates réflexives et sensibles d'une « seconde vie » des formes.



Samuel Buckman

La Têtue (Vondelpark – Amsterdam), 2008

Vidéogramme extrait de la vidéo *La Têtue*, 8'51"

© Samuel Buckman © ADAGP, Paris, 2022

Samuel Buckman

Né en 1972 à Saint-Omer, vit et travaille à Caen

Samuel Buckman se forme à l'École des Beaux-Arts de Dunkerque. Il aime travailler avec d'autres pour expérimenter de nouvelles énergies, comme au sein du collectif d'artistes CLARA, ou avec la danseuse et chorégraphe Viviana Moin, avec qui il explore le champ de la performance, et esquisse d'autres formes de dialogue artistique avec des autrices comme Perrine Le Querrec, Mélanie Leblanc ou Albane Gellé. Il aime aussi les résidences artistiques qui sont prétextes aux rencontres pour enrichir et déplacer ses projets. Lorsqu'il est seul, il marche dans des zones portuaires, des chantiers désaffectés ou à travers champs, comme dans les films de Bruno Dumont. Durant ses déambulations, il filme la danse des objets inertes que le vent anime, ramasse des objets rebuts, clous rouillés, cornets de frites, tessons de céramique et billes en tout genre, porteurs d'un « potentiel possible ». Il dessine chaque jour, sans préméditation. Chaque dessin est un cri. Ses œuvres sont autant de prélèvements de vie, aléatoires parfois, tranquillement fragiles.



Marc Corigliano

Environs d'Arles. Octobre 2015, 2015

Tirage couleur sur papier Rag Baryta 315 gsm, 1 / 5, 39,5 x 26,5 cm

© Marc Corigliano

Marc Corigliano

Né en 1957 à la Seyne sur mer, vit et travaille depuis 2003 à Arles

Employé de la Poste à 20 ans, il développe sa sensibilité artistique vers 1997, en commençant à publier textes et photos dans la revue littéraire *La Termitière* qu'il crée avec le poète Philippe Blanchon et l'écrivain Christian Estèbe. En 2004, il publie *La Lettre du Café*. En 2010, il crée les Éditions du Café où il publie : *La plus belle route du monde* et *En épingle*, et collabore avec plusieurs artistes, dont Philippe Blanchon, Michel Dvorack, Christian Hibon. En 2011, il rencontre Corinne Dumas (l'Atelier cinq, Arles). Il y expose deux séries : *Travaille que vaille* et *Seulement*. En 2012, il publie *L'homme de pain* aux éditions de la Termitière. Pour les Rencontres de la photographie Arles, OFF 2021, l'Atelier cinq a présenté la série *Midi passé* qui a fait l'objet d'une publication chez l'éditeur Arnaud Bizalion, publication présentée en avant-première à Paris Photo 2021. À l'occasion des Rencontres de la Photographie Arles, OFF 2022, il participe à une exposition collective (*We, in the mood for tree*) organisée par l'Atelier cinq.

« ... Qu'il écrive de la poésie ou photographie, Marc Corigliano compose des miniatures, des phrases images/verbes dans la profondeur du simple, observant des présences, relevant des énigmes, arrachant des mots à la nuit et à l'oubli... ». (Fabien Ribéry, auteur).



Véronique Ellena

Arbre dans le vent, 2005 – 2011

Photographie couleur C-print, 150 x 120 cm

© Véronique Ellena



Marcelo Fuentès

Mar 67, 2019

Aquarelle, 18,1 x 27,4 cm

© Marcelo Fuentès / courtoisie galerie Camera Obscura, Paris

Véronique Ellena

Née en 1966 à Bourg-en-Bresse, vit et travaille à Paris

Véronique Ellena, artiste plasticienne et photographe, est attentive à tout ce qui fait la poésie et la profondeur du quotidien. La beauté simple du monde qui nous entoure est au cœur de ses préoccupations. Son œuvre articule plusieurs questionnements : la place de l'homme dans la société, l'environnement et sa symbolique, le rapport à l'art et à la spiritualité. C'est ainsi, par exemple, qu'elle s'est aussi bien intéressée dans ses séries aux petits bonheurs du quotidien qu'aux natures mortes et aux sans-abri. Formée à l'École Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre à Bruxelles, dans l'atelier de photographie de Gilbert Fastenaekens, elle reçoit plusieurs commandes publiques (Centre National des Arts Plastiques, Musée Malraux au Havre) et expose en France et à l'étranger. En 2015, elle crée le vitrail du Millénaire de la Cathédrale de Strasbourg et obtient le Prix de l'Intelligence de la main (Catégorie Dialogue) de la Fondation Bettencourt-Schuller avec le maître verrier Pierre-Alain Parot. En 2018, son travail fait l'objet d'une rétrospective au Musée Réattu, à Arles.

En 2020, elle expose ses images in situ dans le prestigieux Parc Floral de Paris, et en 2021 Le Hangar à Bruxelles lui consacre une grande exposition, « Vivre sa vie ». Ses œuvres se trouvent dans de nombreuses collections muséales et privées (collection Florence & Damien Bachelot, collection Christian Lacroix).

Comme Manuela Marques, Véronique Ellena fait partie des six artistes invités, entre 2007 et 2009, dans le cadre de la Commande publique à travailler sur le centre-ville du Havre reconstruit par Auguste Perret. Six de ses œuvres ont intégré les collections du MuMa à cette occasion. Deux autres acquisitions sont venues compléter le fonds du musée.

Marcelo Fuentès

Né en 1955 à Valence (Espagne), où il vit et travaille

Artiste autodidacte, Marcelo Fuentès travaille par séries, revenant parfois plusieurs fois sur le même motif, avec une prédilection pour les espaces urbains. Ses dessins et ses peintures (aquarelle, huile), sont particulièrement habiles à transcrire la lumière se jouant sur les pans de murs d'une ville désertée (Valence le plus souvent, mais aussi New York et Tokyo) et pourtant comme habitée d'une présence énigmatique. Ce sentiment de temps suspendu et d'attente que distillent les paysages urbains de Fuentès, évolue dans les aquarelles récentes vers une pure sensation picturale de la couleur et de la forme.



Alexandre Hollan

Chênes verts dans le vent, 2009-2011

Fusain sur papier, 50 x 65 cm,
Le Havre, Musée d'art moderne André Malraux, don de l'artiste
©MuMa Le Havre / Charles Maslard © ADAGP, Paris, 2022



Anne Jaillette

En Levée 1, 2008

Graphite sur papier, 25 x 33 cm
© Anne Jaillette

Alexandre Hollan

Né à Budapest (Hongrie) en 1933, vit et travaille entre le Languedoc et Paris

Alexandre Hollan s'est installé à Paris en 1956. Il développe depuis plus de cinquante ans une œuvre très profonde qu'il nomme sa « Recherche ». Une recherche de la vibration invisible des arbres et des choses : aller jusqu'aux limites du « visible » pour rejoindre la vraie nature de ce qu'il regarde. Cette œuvre majeure se construit à travers deux motifs inlassablement repris : celui de « l'arbre » et celui des natures mortes, qu'il appelle les « Vies silencieuses ». Sa quête méditative joue un rôle permanent dans sa recherche de la forme vraie, du motif absolu. Dans ses œuvres à l'acrylique noir ou coloré, ou dans ses fusains, l'équilibre entre le vide et la touche ou le trait témoigne d'une patience et d'une souplesse impalpable de l'artiste.

Peu spectaculaires, l'art intime et la recherche patiente de Hollan ont mis longtemps à trouver la place qui leur revient. Aujourd'hui, son audience est imposante, relayée désormais aussi par des institutions comme le Musée Jenisch (2001), le Musée Morandi (2011) le Musée des Beaux-Arts de Budapest (2011 et 2021), le Musée Fabre de Montpellier (2012 et 2018), la fondation Planque (Musée Granet 2017), ...

Le dialogue d'Alexandre Hollan avec de nombreux poètes tels Yves Bonnefoy, Jacques Ancet, Philippe Jacottet ou Claude Louis-Combet a donné lieu à plus de quarante publications de livres d'art et d'artistes.

À l'été 2022, le MuMa a présenté un grand triptyque d'Alexandre Hollan dans le cadre de l'exposition *Le Vent*. « *Cela qui ne peut être peint* ». L'artiste a fait don de cette œuvre au MuMa à l'issue de l'exposition.

Anne Jaillette

Né en 1961 à Évreux, vit et travaille en Normandie

Anne Jaillette privilégie le dessin autour de thèmes allant du « grand dehors » (le paysage, le ciel, les nuages), au « dedans » plus intime (les objets du quotidien, les fleurs, les robes...). Elle travaille dans son jardin, en pleine nature, mais aussi en pérégrination dans les pièces de sa maison et dans son atelier. Jouant avec le temps du dessin et de son rapport frontal ou de mémoire avec son sujet, sa recherche se nourrit de ses allers et venues entre le monde et l'espace intime portés par son plaisir au dessin. Dès 1988, elle est membre du collectif de plasticiennes « Motion » et participe à des expositions collectives et personnelles ainsi qu'à des performances.

En 2016, seize de ses dessins issus de son livre d'artiste *J'ai eu un mal fou à te retrouver* sont présents dans le livre *Federico, Garcia Lorca, Polisseur d'étoiles*, anthologie des œuvres du poète. Depuis, son travail est présenté dans le cadre du collectif des artistes de l'association Po et Psy : en 2019 à la Bibliothèque d'étude et du Patrimoine de Toulouse, au Centre d'art contemporain de Briançon et pour 2023 à Aniane à la Chapelle des Pénitents. En 2020, une performance avec le saxophoniste Guillaume Guedin se déroule à l'occasion de la Nuit des Conservatoires à Évreux à partir de ses partitions graphiques. Dans cette même ville, Anne Jaillette dirige par ailleurs la Maison des Arts Solange Baudoux depuis 2009.



Jungjin Lee

41 Unnamed road, 2010

Tirage jet d'encre pigmentaire, 5/7, 51 x 100 cm
© Jungjin Lee / courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris

Jungjin Lee

Née en 1961 en Corée, vit et travaille à New York (États-Unis)

Diplômée en photographie de l'Université de New York, Jungjin Lee fut assistante de Robert Frank. Elle pratique d'abord une photographie à caractère documentaire, mais s'oriente dans les années 1990 vers une recherche formelle où la matière photographique est traitée avec la plasticité du dessin, réalisant de grands tirages sur des papiers sensibilisés à l'argent. Cette recherche formelle est portée par une sensibilité à fleur de peau, une pratique de la photographie qui l'engage totalement, véritable mise en question existentielle. Attirée par les lieux désertiques, elle y construit des séries où les lieux et les objets acquièrent une présence étrange, combinaison de réalisme photographique et de matière picturale. Sa photographie est en quelque sorte la captation d'un paysage mental. Pour Jungjin Lee, photographier est en effet une aventure intérieure, une méditation. Entre 2010 et 2012, elle a participé au projet "This Place", qui invitait douze photographes de renommée internationale à travailler sur Israël. Depuis les années 90, le travail de Jungjin Lee a été exposé régulièrement aux USA, en Corée et en Europe, notamment dans les galeries : Kukje (Séoul), PaceWildensteinMacGill, Sepia, Aperture, Howarg Greenberg (USA), Stephan Witschi (Zurich), Camera Obscura (France). Elle a publié une dizaine de livres et son travail fait partie de collections publiques importantes (Metropolitan Museum of Art, Whitney Museum, Santa Fe Museum of Fine Arts, Seoul Museum of Arts...).



Manuela Marques

Verre 7, 2016

Impression pigmentaire sur papier baryté, 140 x 93 cm
©Manuela Marques / courtoisie Galerie Anne Barrault, Paris
© ADAGP, Paris, 2022

Manuela Marques

Née en 1959 au Portugal, vit et travaille à Paris

Les photographies de Manuela Marques sont de faux instantanés : des reconstitutions minutieuses de moments d'intimité ou d'introspection lorsqu'il y a présence humaine, portraits ou corps se déplaçant dans l'espace ; ou encore des rencontres longtemps attendues avec la nature, des lieux, une certaine lumière. La production de Manuela Marques n'est pas dans l'abondance mais dans la sédimentation. C'est pourquoi ses images ont une intensité particulière, faisant de la matière des choses celle du cliché photographique à travers le rendu de la densité de l'air dans la pénombre ; ou le poids des objets et des corps sujets à la gravité ; ou encore l'association du cliché photographique au cliché émotionnel de l'objet décoratif – résidu du désir d'aventure dans des formes convenues en porcelaine. Manuela Marques a présenté récemment des expositions monographiques au MuMa au Havre et au MNAC de Lisbonne (2022), au Archipelago art center, Sao Miguel – Açores (2019), au Musée de Lodève (2019), au Musée Calouste Gulbenkian, Lisbonne (2017), au Château d'eau de Toulouse (2016), au Circulo de Artes Plasticas de Coimbra (2015), au Centre Régional de la Photographie du Nord-Pas-de-Calais (2015), à la Fondation Calouste Gulbenkian à Paris (2014).

Comme Véronique Ellena, Manuela Marques fait partie des six artistes invités, entre 2007 et 2009, dans le cadre de la Commande publique à travailler sur le centre-ville du Havre reconstruit par Auguste Perret. Six de ses oeuvres ont intégré les collections du MuMa à cette occasion. Deux autres acquisitions sont venues compléter le fonds du musée.



Corinne Mercadier

Une fois et pas plus 35, 2000 – 2002

Polaroid SX 70 agrandi, tirage argentique, 50 x 50 cm
© Corinne Mercadier / courtoisie Galerie Binôme, Paris



Bernard Moninot

À la poursuite des nuages, 2018

Dessin au lavis d'encre de Chine sur papier, 48 x 38 cm
© Bernard Moninot © ADAGP, Paris, 2022

Corinne Mercadier

Née en 1955 à Boulogne-Billancourt, vit et travaille entre Paris et Bages dans le Languedoc

Depuis toujours, tel un protocole d'entrée le matin dans l'atelier, Corinne Mercadier couche dans des cahiers les échos des rêves de la nuit. Des mots, phrases et dessins qui donnent le la d'une journée de travail et une clé de lecture d'une vie de création. Corinne Mercadier a commencé dans les années 80 une œuvre photographique qui l'inscrit depuis en pionnière de l'expérimentation du médium. Agrégée d'Arts plastiques et diplômée en histoire de l'art, elle déploie dans ses photographies une réflexion protéiforme, qui croise le dessin, la peinture sur verre, le travail en volume ou la mise en scène. Les œuvres de Corinne Mercadier nous entraînent dans un monde vu à travers le filtre de l'imaginaire. L'immatériel s'incarne dans des images construites où personnages, objets flottants et lieux étranges jouent avec le hasard.

« Pour rappel, Paysages peut être considéré comme le premier corpus photographique de Mercadier. Ce moment, à la fois fragile et décisif, où tout bascule, où un individu se sent advenir photographe. Pour l'artiste, ce fut le cas à partir d'un territoire singulier, celui de son enfance, près de Narbonne – elle qui se définit volontiers comme une fille du Sud. Ce lieu, le sien, lui fait ressentir, plus qu'ailleurs peut-être, le sentiment de l'immensité devant un paysage. C'est un lieu où le vent est roi et modèle les formes, les arbres, les eaux. L'étang devant la maison familiale. Force des éléments, puissance de la lumière, magie de l'eau : tels sont les souvenirs originels qui vont fonder la pratique photographique de Mercadier, parallèlement, on l'a dit, à une pratique continue et essentielle du dessin ». (Dominique Baqué, auteure)

Le MuMa conserve un triptyque de Corinne Mercadier Carré lunaire datant de 2005.

Bernard Moninot

Né en 1949 à Le Fay (Saône-et-Loire), vit et travaille au Pré-Saint-Gervais et à Château Chalon

Bernard Moninot étudie aux Beaux-Arts de Paris de 1967 à 1973 où il pratique la gravure dans l'atelier de Lucien Coulaud. Depuis les années 1970, il pratique le dessin et la gravure. Il enseigne aujourd'hui à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. L'atelier de Bernard Moninot évoque un cabinet de travail humaniste, le fameux studiolo des princes de la Renaissance, dans lequel étaient conservés et représentés les instruments d'observation et de mesure de l'espace et du temps. Son atelier relève aussi du laboratoire, dans lequel il recueille, observe et étudie des éléments du monde extérieur, cherchant inlassablement à faire apparaître des phénomènes invisibles tels que le vent, ou le silence. Ainsi le dessin révèle-t-il, à la manière d'une plaque sensible, ce qui échappe au regard. En 2021, il présente un ensemble de peintures et de dessins, sept installations majeures, créées ces dix dernières années dans l'exposition *Le dessin élargi* au Domaine de Kerguéhenec, puis à la Fondation Maeght de Saint-Paul de Vence au printemps 2022.

« Mais c'est dans le grand dehors de l'air lumineux qu'il a rencontré le vent, qu'il a eu l'idée de faire dessiner le vent (. Dessiner le vent, beaucoup de peintres, aussi bien en Occident qu'en Extrême-Orient, auront cherché à le faire, et peut-être parce que c'est l'impossibilité même. (Au cinéma bien sûr : oui, là le vent est chez lui dans le filmé, dans l'image-mouvement, mais l'idée de Moninot est encore différente, et échappe à la reproduction : ce qu'il produit, lui, c'est un résultat de l'action du vent, une écriture, il fait écrire le vent !

Tous les idéogrammes de la *Mémoire du vent* de Bernard Moninot veulent dire « vent » et rien d'autre, mais ce rien d'autre, c'est aussi une variation infinie, puisqu'aucun de ces dessins n'est répétable. » (Jean-Christophe Bailly, écrivain)



Sarah Moon

Les Mimosas, 2021

Tirage charbon couleur, 74x57 cm,
collection particulière © Sarah Moon /
courtoisie galerie Camera Obscura, Paris
© ADAGP, Paris, 2022

Sarah Moon

Née en 1939 à Vichy, vit et travaille à Paris

Sarah Moon est une photographe de mode française qui accède à la notoriété à Londres dans les années 1970. Caractérisées par une esthétique éthérée, ses photos, souvent saturées aux tons froids, présentent une imagerie romantique et magique. « Pour moi, la photographie c'est de la pure fiction », déclare-t-elle. « Je ne pense pas faire une déclaration bien définie. Au lieu de ça, j'exprime quelque chose, un écho du monde peut-être ». Sarah Moon commence le mannequinat à Paris et à Londres sous le nom de Marielle Hadengue, et en 1970, elle reprend la photographie et adopte le surnom de Sarah Moon. Elle travaille avec Barbara Hulanicki de la marque de vêtements Biba puis avec Cacharel et réalise des photos pour Vogue, Comme des Garçons, Chanel et Dior. En 1972, elle devient la première femme à photographier le calendrier Pirelli et, depuis 1985, elle se recentre sur les œuvres pour les galeries et le cinéma.

Référence dans l'histoire de la photographie de mode, elle a cependant créé un style et un univers qui dépassent les seuls territoires de la photographie appliquée. Elle est simplement une artiste dont l'œuvre parle tout autant de la beauté que de la disparition, de la perfection miraculeuse d'un instant, que de la lente corruption des choses. La photographie de Sarah Moon est proche des contes et de l'enfance : un émerveillement du monde toujours menacé par la perte.

Elle est exposée régulièrement aux Rencontres d'Arles à partir de 1980. En 2013 a lieu l'exposition « Alchimies », présentant ses photographies sur le thème de la nature, à Paris au Muséum national d'histoire naturelle.

En 2020, elle codirige avec Odile Pütz et Clara Bouveresse un triple volume consacré aux femmes photographes dans la collection Photo Poche fondée par son mari, Robert Delpire ; elle figure d'ailleurs dans cette anthologie qui regroupe cent quatre vingt dix artistes au total. L'an dernier, le Musée d'art moderne de la Ville de Paris lui consacre une grande exposition « Passé-présent », permettant de découvrir la singularité de son travail, tant photographique que cinématographique, oscillant entre reflets et transparence, mirages et obscurité.



Josej Nadj

Inhancutilitatem, 2015

Cyanotype, 48 x 48 cm
© Joseph Nadj / courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris

Josef Nadj

Né en 1957 en Voïvodine (ex-Yougoslavie, dans l'actuelle Serbie), vit et travaille à Paris

Après une formation aux Beaux-Arts de Budapest, il s'installe à Paris, où il suit des cours de mime et s'initie au taï-chi, au butô et à la danse contemporaine. Chorégraphe, danseur mais aussi plasticien et photographe, il pose un regard poétique et passionné sur l'humanité, toujours à la recherche de nouvelles formes. L'originalité de son geste créatif prend sa source dans son parcours d'artiste décliné au gré des soubresauts de l'histoire européenne. Son approche, novatrice et insolente, l'impose dès les années 80 comme un pionnier de la danse contemporaine. Comme pour réveiller nos sens, il mélange les références, les signes et les matériaux. Oscillant entre réel et onirisme, tradition et modernité, il interroge l'essentiel : le rapport de l'homme à lui-même.

Après avoir dirigé le Centre chorégraphique national d'Orléans de 1995 à 2016, Josef Nadj s'établit à Paris en 2017 avec sa compagnie Atelier 3+1, et poursuit son œuvre en lui donnant une nouvelle orientation qui laisse plus de place au plasticien et photographe. Dans l'univers de Josef Nadj, créations plastiques et créations scéniques ont toujours été intimement liées. Le dessin, la sculpture, comme le film et la photographie n'ont jamais été dissociés de son geste de créateur. Ses travaux visuels ont fait l'objet de plusieurs expositions personnelles, collectives et de « cartes blanches ». En 2016, dans le cadre de son exposition *Inhancutilitatem* au Collège des Bernardins, il présente une série de cyanotypes, procédé ancêtre de la photographie, qui marque une étape fondamentale dans sa carrière. L'artiste aime jongler avec les différents médiums et découvrir de nouvelles techniques. Il trouve dans les expérimentations de procédés photographiques anciens et notamment dans le cyanotype, un retour aux sources qui s'accompagne pour lui d'un retour à la nature.



Jean-Baptiste Née
Versant, brume, lumière, 2021

Gouache sur papier marouflé sur toile, 89 x 113 cm
©Jean-Baptiste Née



Françoise Nuñez
Pologne, 1993

Tirage argentique, 30 x 24 cm,
collection Bernard Plossu © Françoise Nuñez

Jean-Baptiste Née

Né en 1986, vit et travaille à Montreuil

Peintre, scénographe et plasticien français, diplômé des Arts Décoratifs de Paris en 2012, Jean-Baptiste Née travaille *in situ* en montagne et haute montagne au cours de séjours de plusieurs semaines ou plusieurs mois en immersion. Il rencontre le peintre Alexandre Hollan en 2005, auprès duquel il commence à dessiner sur le motif, au contact direct de la nature. Depuis 2015, il laisse une place grandissante à l'action des éléments : la pluie, la neige, le gel participent à l'élaboration de l'œuvre. Il établit son "grand atelier" dans les Alpes suisses ou dans le massif du Vercors – l'hiver notamment –, ainsi qu'au cours de longues randonnées dans les Alpes italiennes. Au cours de l'hiver 2018, il travaille dans les massifs de Wudangshan et de Lushan, en Chine, et s'intéresse à la notion taoïste de "Ciel". En 2019, sa première exposition personnelle, « Derrière la brume », se tient à la galerie LigneTreize, à Genève. Au printemps 2020, il est sélectionné comme finaliste du prix de dessin Pierre David-Weill de l'Académie des Beaux-Arts (Institut de France). C'est dans son atelier de Montreuil (93) que Jean-Baptiste Née travaille en dehors de ses périodes de création à proprement parler. Cette vie citadine – envers paradoxal des lieux sauvages – nourrit sa réflexion sur les modes d'habiter le monde. *Le Monde nu*, paru en 2021 aux Éditions Hartpon, constitue le premier ouvrage intégralement consacré à l'œuvre de Jean-Baptiste Née.

À l'été 2022, le MuMa a présenté un grand diptyque de Jean-Baptiste Née dans le cadre de l'exposition *Le Vent*. « *Cela qui ne peut être peint* ». L'artiste a fait don de cette œuvre au MuMa.

Françoise Nuñez

1957, Toulouse – 2021, Marseille

Françoise Nuñez réalise ses premières images en 1975, lors d'un voyage en Espagne, pays de ses ancêtres. Quelques années plus tard, son passage dans l'atelier du photographe Jean Dieuzaide lui permet de perfectionner sa technique photographique. Elle y apprend, aux côtés de Théo Caddau, le travail délicat du tirage. C'est aussi là qu'elle rencontre le photographe Bernard Plossu qui deviendra son époux. Avec lui, elle découvre l'Éthiopie au début des années 1980. Portugal, Grèce, Turquie, Pologne, Sénégal... le voyage devient son obsession. C'est le seul moment où elle photographie. « *Quand je pars, je ne pense qu'à ça, confiait-elle en 2012 au journal La Dépêche. Je veux être réceptive à tout, loin d'un quotidien et d'endroits que je connais trop bien. J'aime l'inattendu, la surprise, l'émotion de la découverte. Et j'essaye de faire ressentir toutes ces émotions* ». Sans aucun « exotisme », les clichés de Françoise Nuñez se fondent dans les espaces qu'elle parcourt. Pour chaque image, la photographe semble s'effacer du monde qui l'entoure pour mieux l'habiter. Françoise Nuñez a parcouru le monde, mais c'est l'Inde qui la touche particulièrement. Elle découvre ce pays en 1989 et ne cesse ensuite d'y revenir. Et c'est ainsi qu'elle développe, au fil des années, une œuvre personnelle, fondée sur un condensé d'énergies et d'émotions, dans un style qui lui est propre et dominé par la douce musique du noir et blanc et un subtil assemblage de formes.

À la fin de l'an dernier, Françoise Nuñez décède brutalement.



Bernard Plossu
Vitré, France, 1991

Tirage argentique, 30x24 cm,
collection de l'artiste © Bernard Plossu



Jacqueline Salmon
Cirrus, diptyque avec Constable, 2016

Épreuve pigmentaire sur papier chiffon, 36,5 x 56,5 cm
© Jacqueline Salmon

Bernard Plossu

Né en 1945 au Vietnam, vit et travaille à la Ciotat

Né le 26 février 1945 à Dalat au Vietnam, Bernard Plossu passe son enfance et son adolescence à Paris où il fréquente assidûment la Cinémathèque. Il découvre là les classiques de Dreyer, Bergman, Buñuel, Eisenstein, Bresson et les cinéastes de la Nouvelle Vague, Truffaut, Godard... C'est par le cinéma qu'il apprend l'image. À treize ans, son père lui fait découvrir le Sahara, et il réalise au Brownie Flash ses premières photographies. En 1965, il part au Mexique à la rencontre des Indiens Lacandons dans l'État du Chiapas, puis traverse la Californie et fait des portraits de ses amis de la communauté Beatnik américaine. En 1967, Plossu fait la connaissance des Fresson et découvre leur procédé de tirage en couleur. En 1970, il voyage en Inde, puis en Afrique, en 1975 et 1977. Il délaisse le grand-angle au profit d'un objectif 50 millimètres. De 1977 à 1985, il choisit le Nouveau Mexique comme lieu de résidence. En 1979, *Le Voyage mexicain*, préfacé par Denis Roche, est publié aux éditions Contrejour à Paris. Il revient définitivement en Europe en 1985. En 1988, il obtient le Grand Prix national de la Photographie et bénéficie d'une bourse de la Villa Médicis hors les murs et d'une rétrospective au musée national d'Art moderne de Paris. En 2015, la Maison Européenne de la Photographie à Paris lui consacre une importante exposition *L'Italie de Bernard Plossu*. Depuis 2012, le photographe a exposé à plusieurs reprises en Normandie : au musée des Impressionnistes à Giverny (*Monet intime. Photographies de Bernard Plossu et Photographier les jardins de Monet. Cinq regards contemporains*), à Jumièges (*L'Odeur du Buis*) et au Havre (*Le Voyage mexicain* en 2013 et *Le Havre en noir et blanc* en 2015). En 2022, le musée d'Aix-en-Provence a donné carte blanche au photographe pour recomposer son voyage dans la Ville Éternelle, sur les traces de François Marius Granet.

Le MuMa conserve l'ensemble des photographies réalisées au Havre entre 2013 et 2015, soit 107 tirages, entrés en partie par voie d'acquisition et complétés grâce à la générosité de l'artiste.

Jacqueline Salmon

Née en 1943 à Lyon, vit et travaille à Paris et Charnay

Après son bac philo, elle prépare l'École des Arts Décoratifs à l'Académie Charpentier et à la Grande Chaumière. Elle choisit l'architecture intérieure, mais son séjour à l'ENSAD sera bref, elle préfère très vite s'inscrire à la Sorbonne où elle étudiera l'histoire contemporaine. Depuis 1981, Jacqueline Salmon réalise une œuvre photographique à caractère social dont le principal sujet est l'étude des rapports entre philosophie, histoire de l'art et architecture. En 1993, elle est lauréate du prix de la Villa Médicis hors les murs avec sa série de portraits *Entre centre et absence*. En 2008 avec les séries *Géocalligraphies*, puis *Le temps qu'il fait/ le temps qu'il est*, elle élargit ses préoccupations à la cartographie et au climat. Elle a réalisé de nombreux livres en collaboration avec des philosophes et écrivains : Hubert Damisch, Jean-Louis Schefer, Paul Virilio, Jean-Christophe Bailly, Georges Didi-Huberman qui a écrit le texte d'introduction de sa monographie *Futurs antérieurs* publiée en 2021 chez Loco... Jacqueline Salmon a réalisé les commandes du 1 % à l'architecture de la Bibliothèque du Vercors à Die, de la DRAC de Rhône-Alpes à Lyon, du Palais de Justice de Melun. En 2022, elle présente *Le point aveugle* au Musée Réattu à Arles. Cette exposition est l'aboutissement du travail inédit mené par la photographe et plasticienne sur un objet central et pourtant très absent de la recherche en Histoire de l'Art : le périzonium.

Représentée dans les grandes collections publiques en France et à l'étranger, le MuMa lui consacre une exposition personnelle sous le titre *Du vent, du ciel et de la mer*. À cette occasion en 2016, le musée fait entrer en collection des tirages de l'artiste réalisés au Havre. En 2022, Jacqueline Salmon est co-commissaire de l'exposition *Le Vent*. « *Cela qui ne peut être peint* », présentée au MuMa durant l'été.



Claire Trotignon
Modern Dolmen #6, 2022

Collage avec gravures anciennes, aquarelle et gouache sur papier, 40 x 50 cm, collection particulière © Claire Trotignon / courtoisie Galerie 8 + 4, Paris © ADAGP, Paris, 2022



Masao Yamamoto
1500, 2007

Tirage argentique de l'artiste, 14 / 20, 11 x 16 cm © Masao Yamamoto / courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris

Claire Trotignon

Née en 1985, vit et travaille à Paris

Diplômée de l'École supérieure des beaux-arts de Tours en 2008, Claire Trotignon s'affirme comme l'une des plus talentueuses artistes de sa génération. Il faut percevoir la pratique du collage chez Claire Trotignon comme une tentative réussie de parler de notre époque, d'en parler autrement. Il y a chez elle une heureuse collision entre des éléments appartenant au passé et des formes visiblement issues du futur. Chacun de ses paysages, elle les compose à partir de centaines de fragments de gravures du XIX^e siècle qu'elle découpe minutieusement avant de les coller, de les arranger et de les distribuer de façon éparse sur un fond blanc immaculé. Leurs rassemblements façonnent des affleurements rocheux prenant la forme de montagnes, de falaises, ou se réduisant à quelques éléments dénotant d'un lieu sans localisation précise. Et toujours, un arbre, voire un bosquet, vient fixer l'échelle. Autour l'infini, le vide, si présent dans ce blanc qui irradie tout en laissant les choses en suspens. Chez Claire Trotignon, le vide est la base même de la composition et réfute toute forme de pesanteur. En jouant avec l'idée d'histoire, de cycle, en convoquant des modes de figuration non occidentaux (on pense notamment aux estampes japonaises), ses collages produisent au final une image où le passé et le futur semblent s'annuler dans les ruines du présent. Car les paysages que compose Claire Trotignon sont évidemment métaphoriques et renvoient aussi à cet éclatement de nos cultures contemporaines.

Masao Yamamoto

Né en 1957 à Gamagōri (Japon), vit et travaille à Yamanashi (Japon)

Depuis 40 ans, Masao Yamamoto construit une œuvre photographique singulière. Ses images poétiques et délicates évoquent des souvenirs évanescents à partir de paysages, de nus, de natures mortes. Yamamoto ne donne jamais ni titre ni date à ses photographies (la première image de la série initiale porte le numéro #1 et la numérotation court ensuite à travers les séries). Cette « indécision » est à la base de son travail. Ses photographies sont comme des fragments de vie à jamais indéchiffrables, éclairs de grâce comparables à des haïkus.

Yamamoto réalise lui-même ses tirages, toujours dans de petits formats. Ses images n'atteignent généralement pas plus de 10 cm de côté. « *Si je fais de petites photos, c'est que j'ai envie d'en faire des souvenirs. Et c'est pour cette raison que je pense que le meilleur format est celui qui tient dans le creux de la main. Si nous pouvons tenir la photographie dans notre main, nous pouvons tenir un souvenir dans notre main. Un peu comme quand on garde une photographie de famille avec soi* ».

Ces fragments prélevés du monde, sortes de poèmes visuels qu'il associe volontiers, construisant ainsi de possibles histoires, constituent selon lui « des messages à voix douce » qu'il « préfère murmurer plutôt que de les proclamer ».

INFORMATIONS PRATIQUES

MuMa - Musée d'art moderne André Malraux

2, boulevard Clemenceau

76600 Le Havre

Tél. +33 (0) 2 35 19 62 62

Exposition

météorologiques

du 26 novembre 2022 au 5 mars 2023

Programmation culturelle à retrouver sur muma-lehavre.fr

Jours et horaires de visites :

du mardi au vendredi de 11 h à 18 h

le samedi et le dimanche de 11 h à 19 h

Tarifs : 7 € / 4 €

CONTACTS PRESSE

Contact Presse MuMa

Catherine Bertrand

+ 33 (0)2 35 19 55 91

+ 33 (0)6 07 41 77 86

catherine.bertrand@lehavre.fr

muma-lehavre.fr

Contact Presse Nationale

Agence Alambret

Perrine Ibarra

+33 (0)1 48 87 70 77

perrine@alambret.com

alambret.com

En couverture :

Bernard Plossu

Françoise à Alméria, 1987

Tirage argentique, 30 x 24 cm,
collection de l'artiste © Bernard Plossu



Raoul Dufy

Vue du Havre à l'arc-en-ciel, 1935

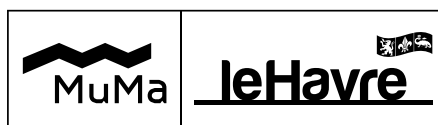
Aquarelle sur papier, 57 x 124,3 cm,

Le Havre, Musée d'art moderne

André Malraux, legs Mme E. Dufy, 1963

© MuMa Le Havre / Florian Kleinfenn

© ADAGP, Paris, 2022



CERCLE DES
MÉCÈNES
DU MUMA

SIEMENS Gamesa
RENEWABLE ENERGY

matmut
POUR LES
ARTS !

SEAFRIGO

Le Havre
Ouest
d'Or

NORMANDIE